

On commença par rendre des ordonnances qui les obligeoient à se faire catéchiser par les curés de leurs résidences; on finit par prouver que loin de profiter de cette instruction à laquelle ils ne se soumettoient que pour la forme, ils se rendoient sous main coupables des crimes d'apostasie et de dogmatisme; et comme la connaissance de ces sortes de délits appartenoit de droit à l'inquisition, les tribunaux de Valladolid, Valence, et Saragosse, commencèrent à procéder contre les nouveaux convertis, et livrèrent aux bûchers quelques uns d'entre eux convaincus d'avoir observé le jeûne du ramadan, et pratiqué plusieurs cérémonies du culte de Mahomet. En vain des personnages distingués de l'Espagne, tels que le duc d'Osuna et le comte d'Orgaz, se déclarèrent les protecteurs des Maures baptisés, et cherchèrent à leur donner appui dans les autres tribunaux; l'inquisition parvint bientôt à appeler à elle toutes les causes de ces malheureux, même en matière civile et criminelle; ce qui jeta parmi eux tant de terreur qu'on les vit, pendant quelques instans, s'honorer de porter le *san Benito*, et prendre extérieurement toutes les précautions qu'ils croyoient propres à les dérober aux poursuites du tribunal qui les persécutoit avec un acharnement si soutenu.

Cette soumission, loin de désarmer le bras levé sur les Maures, ne fit que signaler leur faiblesse et leur attirer de nouveaux malheurs. Le roi, le pape, et la redoutable inquisition, travaillèrent de concert et sans relâche à l'anéantissement de cette race proscrite; et l'on est fâché de voir ces trois autorités, pour arriver à leur but, faire un étrange abus de la force et un fréquent usage de la mauvaise foi. Pour éluder l'accomplissement des promesses, à la faveur desquelles on avoit obtenu que les Maures se soumissent aux rites du culte chrétien, on révoqua en doute leur franchise, et l'on prétendit interpréter les secrets de leur conscience. Les écrivains du saint-office prouvent que la résignation de ces néophytes n'étoit qu'un jeu, et qu'il n'y avoit pas lieu de compter sur une conversion sincère de leur part, tant qu'ils auroient le droit de porter des vêtements et de parler une langue qui leur étoient propres. En conséquence on renouvela un décret porté du temps de la reine Jeanne, et resté alors sans exécution; décret par lequel il leur étoit ordonné de quitter leur costume, leur langue, et l'usage des bains; de tenir ouvertes les portes de leurs maisons les vendredis, samedis, et jours de fêtes; de renoncer à leur musique et à leurs danses nationales, ainsi qu'aux cérémonies prescrites par leur culte pour les fiançailles et le mariage. Le décret renfermoit encore une longue suite de prohibitions contre lesquelles réclamèrent les autorités et des députations de la ville de Grenade, en démontrant jusqu'à l'évidence que les pratiques et usages que l'on vouloit proscrire n'avoient rien de contraire à la religion que les Maures venoient d'embrasser. A la requête de l'inquisiteur général, le roi ordonna que le décret dont il s'agit eût sa pleine et entière exécution. Le 31 décembre de l'année 1567 fut l'époque rigoureusement assignée à toute la population maure pour s'y soumettre: dans le même délai, tous les enfans de la même secte, depuis l'âge de trois ans, devoient être enrégistrés et envoyés aux écoles pour y apprendre la langue et la doctrine des chrétiens.

Pour consommer ces vexations, l'ordre fut donné à tous les Maures de la montagne et de la plaine, qui étoient venus s'établir à Grenade avec leurs familles, de sortir de cette ville à la même époque, sous peine de la vie.

Ces mesures firent une si forte impression sur ceux qu'elles concernoient que la plupart d'entre eux, en sortant de Grenade, allèrent se jeter dans les Alpujarras, où se fomenta une rébellion qui prit bientôt un caractère assez sérieux pour donner de vives inquiétudes au gouvernement. De là, les réfugiés firent connoître leur situation aux princes de la côte d'Afrique, et un descendant des Ommiades fut proclamé, dans l'Albaycin, pour souverain de Grenade et de Cordoue, sous le nom de Mahomad-Aben-Humaya.

Celui-ci, s'étant aussitôt dirigé sur les Alpujarras, y attaqua et passa au fil de l'épée, dans la petite ville de Cadiar, un parti de cavalerie commandé par le capitaine Herrera. Ce premier exploit acheva d'enflammer les esprits, et attira sous les bannières de Mahomad tous les mécontents d'Almeria et des environs de la montagne. Avec ces renforts, le nouveau souverain se trouva assez puissant pour former le projet de s'emparer de Grenade. La conduite de l'entreprise qui devoit avoir lieu dans la nuit du 23 décembre 1568, fut confiée à Aben Farrax, lieutenant de Mahomad, et le premier moteur de la révolte. Cette expédition n'eut point le succès qu'on s'en étoit promis; mais des avantages obtenus d'un autre côté par Mahomad balancerent la fortune, et les efforts réunis de D. Juan d'Autriche et du marquis de Mondejar ne purent parvenir d'abord à expulser les rebelles de leurs montagnes. Ce fut à l'intrigue que l'on dut un succès que la force n'avoit pu opérer. Des divisions, habilement fomentées parmi les rebelles, non seulement enleverent à leur chef la plupart de ses ressources, mais encore tournerent contre lui les armes de ses meilleurs soldats égarés par des insinuations adroites; ils assaillirent Mahomad dans son palais, s'emparèrent de sa personne, l'étranglèrent, et mirent à sa place un certain Abdalla-Aben-Abou, avec le titre de roi d'Andalousie et de Grenade. Ce fut ce souverain éphémère qui inscrivit sur ses drapeaux cette orgueilleuse devise: *Je ne pouvois desirer plus, ni me contenter de moins*. Les cantons riverains de l'Almeria, du Boludy et de l'Almansora, la Sierra de Baeza, une partie du marquisat de Zenete, la Sierra Nevada, le pays de Velez, et les Alpujarras, formoient le royaume qu'une rébellion mal-adroitement provoquée étoit parvenue à soustraire à la domination espagnole.

Trop faible pour soutenir son sceptre et ses prétentions, Abdalla ne put résister longtemps aux forces que le roi catholique lui opposa. Bientôt il se vit renversé par les mêmes ressorts qui avoient déterminé la chute de son prédécesseur: la défection ou la défaite de ses capitaines le priverent successivement de tous ses appuis; et sa tête mise à prix, puis livrée par un des siens, fut exposée sur la porte de Grenade qui se trouve sur le chemin des Alpujarras. Cet évènement, arrivé au mois de mars 1571, acheva de déconcerter la rébellion, et la plupart des Maures demandèrent à rentrer dans le sein de l'église. Mais des persécutions nouvelles continuerent à rendre pour eux cette réconciliation plus onéreuse

que la guerre même, jusqu'à ce qu'enfin le duc de Lerne détermina Philippe III à ordonner leur expulsion générale. En vertu de l'arrêt prononcé à cet égard, le 11 septembre 1609, tous les restes de la population maure sortirent de l'Espagne; le royaume de Valence en perdit, à lui seul, plus de cinquante mille.

L'expulsion totale des Maures, jointe à celle des juifs qui avoit été prononcée par Ferdinand et Isabelle un siècle auparavant, nuisit pendant quelque temps en Espagne au commerce, aux arts, et à l'agriculture.

NOTICE SUR L'ÉTAT DE LA CIVILISATION EN ESPAGNE SOUS L'EMPIRE DES ARABES.

Il brilla peu de temps sur la scène du monde ce peuple guerrier et industrieux, fanatique et tolérant, qui civilisa l'Europe en sortant lui-même de la barbarie, et qui se replongea dans les ténèbres aïné qu'il eut répandus la lumière. Le désert de l'Afrique, sa première patrie, devint alors son dernier asile; les fils de Boabdil allèrent rejoindre les descendants d'Almaï: mais dans ce passage rapide ils laissèrent au monde des souvenirs et des monuments qui n'ont pu se détruire, et qui méritent encore toute notre attention.

Ce ne fut que cinquante ans après l'entrée de ces peuples en Espagne, et lorsque le premier calife d'occident monta sur le trône, que les ravages causés par la guerre commencèrent à disparaître. Alors on vit les campagnes se couvrir d'arbres et de moissons; l'agriculture maharène produisit par-tout l'abondance. À mesure que les terres furent cultivées, les usages se perfectionnèrent, les propriétés furent assurées, les travaux récompensés, le commerce encouragé, et enfin les Arabes prirent leur place parmi les nations. La population s'accrut d'une manière étonnante. Les califes de Cordoue et les rois de Grenade s'entourèrent d'un éclat majestueux, encouragèrent le commerce, les arts, les sciences, la littérature; et tandis que Théodulf, évêque d'Orléans, et Claude, évêque de Turin, enseignaient aux Français et aux Italiens, je ne dis pas le latin mais les premiers éléments de leur langue natale; dans le temps où le nom de mathématiques étoit ignoré en Italie et en France, et que dans le X^e siècle l'ignorance des Européens étoit à un tel point que Cerbert fut effrayé du catalogue des papes, par ce qu'il croyoit sacrés, les Arabes d'Espagne écrivoient avec pureté et élégance; ils s'appliquoient aux sciences exactes, et faisoient renaitre les arts qu'ils transmettent successivement à l'Europe.

GOVERNEMENT DES SOUVERAINS ARABES D'ESPAGNE.

Pendant le règne des califes d'orient, le gouvernement d'Espagne fut électif jusqu'à la mort du dernier vice-roi Albaro, que d'autres nomment d'Albari; alors (l'an 746) Abdérame I^{er} fonda une monarchie héréditaire, ainsi qu'à la cour de Damas. Ce système fut adopté pendant le règne d'Abdrame II, et il fut fait une loi par laquelle le fils succédoit à son père en excluant les collatéraux et autres descendants. Mais cet ordre constitutionnel fut violé ouvertement lorsque Abdérame III monta sur le trône, et la force décida alors le droit des prétendants à la couronne. Les Arabes admièrent ainsi en Espagne le gouvernement démocratique.

mais ce ne fut que dans la république de Séville, qui dura depuis l'extinction des Almohades jusqu'à l'année de 1248, époque à laquelle le roi saint Ferdinand en fit la conquête, et que successivement le royaume de Grenade fut fondé. On reprit alors le gouvernement monarchique héréditaire, et le trône fut occupé par les descendants de la race masculine des Alhamars, ainsi que par les Farnax ou Forady.

Les Arabes, dès le commencement de leur invasion, établirent leur cour à Cordoue (excepté deux vice-rois qui résidèrent pendant quatre ans à Séville), et elle y resta jusqu'à l'an 1043, que Mahomet Alacamita la transféra à Séville. Elle s'établit ensuite successivement dans les petites souverainetés qui divisèrent l'empire, jusqu'à ce qu'elle revint à Grenade, et s'y établit avec la même autorité et le même pouvoir qu'avoient les califes de Cordoue. Enfin tout fut réuni en vertu de la décision que fit Boabdil en faveur des prêtres catholiques Ferdinand et Isabelle.

Le pouvoir des califes d'occident et des rois de Grenade fut très grand, et leurs richesses immenses. Les historiens assurent que les premiers avoient 12,044,000 dinars d'or de rente, qui équivalent à environ 30 millions de livres, sans compter les impôts qu'on payoit en fruits, et qui devoient former une rentrée considérable, si on fait attention à l'état florissant où se trouvoit l'agriculture. Les produits des droits d'importation et d'exportation de la soie, de l'huile, du sucre, de la cochenille, des cuirs, et autres effets des fabriques, devoient être extraordinaires et exorbitants, puisque pour les modifier le rétrocier Haou-Horat fut obligé d'en faire un règlement. Enfin les produits des mines, qui étoient réservés au souverain, devoient accroître le trésor royal. Calculant donc toutes ces rentes et tous ces produits, on ne trouvera pas étonnant que les souverains de Cordoue pussent soutenir les armées innombrables que cite l'histoire, et faire construire tant de somptueux édifices autant pour l'utilité que pour l'agrément. Ils pourvoient aisément entretenir dans leur cour un luxe, et une opulence qui surpassoit celle de l'orient. Les ambassadeurs de l'empereur Constantin furent éblouis de l'appareil avec lequel les rois de Grenade étoient reçus, et aujourd'hui on auroit peine à croire, et on regarderoit même comme un conte, la description que font les Arabes de la ville de Fleur à Zehra, si les détails qu'on donne n'étoient attestés par un grand nombre d'écrivains contemporains de plusieurs nations. Les rois de Grenade, et particulièrement Muley et Boabdil, furent regardés comme les souverains les plus puissants après le grand-seigneur; car outre les produits que leur donnoient le commerce, les mines, et les fabriques, ils percevoient des impôts pour le droit de passage ou de péage des troupeaux, et une quantité pour les productions de la terre. Pour trouver ce faire une idée des sommes auxquelles s'étoit cette seule branche,

(1) Histoire de la Littérature italienne, t. VI, l. 3, c. 1, n. 1, p. 4 et 5. Denina, dans son Apologie de l'Espagne Gothique, n. 188. Tiraboschi, t. IX et X.

il suffit de savoir que, comme l'assure l'historien Marmol, pour le commerce de la soie, les droits que prélevait le trésor royal se fermaient par an 181,500 ducats d'or.

RELIGION.

Les Arabes d'Espagne suivirent constamment la secte de Mahomet jusqu'à ce qu'on les força à embrasser le christianisme. Ce fut Abderrama l'9^e, ayant réuni comme calife le sacerdoce à l'empire, institua différentes solennités pour les fêtes du Beyram, et fit construire une mosquée qui devint aussi célèbre que celle de la Mecque. Cependant, soit par un effet du climat, soit par le relâchement dans les mœurs, les règles et les dogmes de l'Alcoran s'altèrent peu-à-peu : les courses de chevaux firent place aux tournois et aux festins, les trêves donnèrent lieu aux mariages et aux unions entre les chrétiens et les mahométans, l'amour adoucit la férocité, la civilisation fit ramener les sciences, la philosophie sur-tout commença à dissiper les ténèbres de l'ignorance, et à corriger les erreurs du fanatisme. Le commentateur d'Aristote, le célèbre Averroès, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus, en soutenant publiquement les principes d'une philosophie hardie et même dangereuse. Exposé pour cela à la honte publique, il se borna à répondre à ceux qui l'insultaient : *Moriatur anima mea morte philosophorum*. Parmi les partisans de l'Alcoran, on remarque chez les Arabes le roi Al-Hakem, Alumed-Ben-Abdelberri, Abu-Abdalla, compilateur célèbre des canons mahométans, Abu-Othman, et beaucoup d'autres.

LÉGISLATION.

Les Arabes d'Espagne n'avoient d'autre jurisprudence que l'Alcoran; le calife, comme chef suprême de la religion, en interprétait les préceptes et les maximes. L'administration de la justice étoit confiée aux cadis et aux muftis : la majeure partie des jugements se faisoient verbalement, et étoient exécutés sur-le-champ, à moins qu'ils ne portassent sur des affaires de grand intérêt; car dans ce cas, on pouvoit en appeler par-devant l'Alcadi ou grand juge. Il arrivoit souvent que les cadis réunissent plusieurs causes, leur donnoient en public la forme juridique, et les jugeoient avec la plus grande solennité. Il y avoit à Cordoue un palais, appelé *Alcoran*, où se tenoit un salon magnifique réservé pour les tribunaux. A Grenade, il y avoit aussi dans le palais de Comares une espèce de cour ornée magnifiquement, où le cadi ou grand juge donnoit audience; à la porte de l'entrée on lisoit l'inscription suivante : *Entre et demande, ne crains point de demander justice, car tu y trouveras*. Parmi les jurisconsultes arabes, Mahomad Abalabbas et un anonyme furent les plus distingués. Les califes de Cordoue furent si exacts dans l'administration de la justice, que voyant que les chrétiens ne pouvoient être jugés par les lois de l'Alcoran qu'ils devoient ignorer, ils leur permirent d'avoir un tribunal particulier que présidoit un comte (à qui étoient soumis les chrétiens qui se trouvoient dans les domaines du calife); ce tribunal connoissoit de toutes les affaires civiles et criminelles, excepté des crimes et délits contre l'action publique ou la police. Dans l'année 861, un seigneur, nommé Serranode, faisoit les fonctions de comte, et, en 872, c'étoit un autre qu'on appeloit Adalfo. Le premier jugea un procès sur l'exécution d'un contrat de vente, et le second un procès de calomnie qu'on avoit suscité contre Abad-Sanson.

ÉTAT MILITAIRE.

Les Arabes d'Espagne ne voulurent jamais s'assujétir à aucun

(1) Marmol, dans son Histoire du Cirque de Grenade.

tactique militaire; l'infanterie ne jouissoit d'aucune considération; elle étoit composée d'Égyptiens, de la Palestine, de Perse, de Damas, d'Esclavons, et de Bérèbres. Toutes ces troupes servoient sans récompenses et mouraient sans gloire : ce n'étoit que l'appât du butin, et l'espoir du vol et des dépouilles des ennemis qui les réunissoit aux armées; et quand on leur opposoit une forte résistance ou qu'elles perdoient la première attaque, elles se séparèrent avec la même facilité et avec la même célérité qu'elles s'étoient réunies. Presque tous les musulmans distingués combattoient à cheval; le seul ordre qu'ils observoient dans les combats consistoit à se diviser par escadrons, attaquer en masse ou par pelotons, et rompre en foule les lignes de l'infanterie. Dans les retraites, ces troupes faisoient beaucoup de mal à l'ennemi; mais quand elles venoient à perdre une bataille, elles fujoient au grand galop et sans ordre. La principale force de la cavalerie arabe consistoit dans la légèreté des chevaux andalous, dans le point d'honneur qui étoit le principal fondement de son institution, dans l'adresse avec laquelle ils manœuvraient les armes, particulièrement la lance. Les armes dont se servoient les Arabes étoient la lance, l'alfange ou sabre, et le poignard : pour se défendre ils portoient des boucliers ou des écus, sur lesquels étoient gravés des emblèmes et des devises, qui étoient analogues ou à l'honneur de leurs amours, ou aux promesses qui les caractérisoient, ou aux entreprises qu'ils avoient formées. Quand ils alloient au combat, ils portoient un turban doublé par-dehors d'une lame de fer, et orné d'un panache et de plumes de la couleur des harnois de leur cheval; par-dessus la *marista* (espèce de veste); ils mettoient une cotte de maille qu'ils courroient ordinairement avec ce qu'ils appelloient l'*albornox*. La beauté des harnois et des armes étoit extraordinaire, et pour en avoir une idée, il n'y a qu'à voir l'épée du roi surnommé *Petit de Grenade*, que conserve un seigneur de Grenade; elle est toute garnie d'argent surdoré, et émaillée des sentences de l'Alcoran; la lame est d'une trempe si bonne qu'on coupe avec elle facilement une poignée de coton en rame, suspendue par un fil; sa forme n'est point comme celle des sabres maures, mais comme celle d'une épée à la romaine, antique, large, et courte. Du temps des rois de Grenade, chaque tribu ou chaque famille formoit une espèce d'escadron, et étoit distinguée par la couleur des plumes des turbans : les Abenceraxes les portoient blanches et bleues; les Zégris, rouges et vertes; les Gazuls, violettes et blanches, et ainsi des autres tribus.

Outre toutes ces troupes, il y avoit d'autres corps de milice, de cavalerie, que commandoient des chefs appelés *adaldas*; les individus qui étoient à leur commandement étoient des laboureurs auxquels l'état avoit accordé une partie de terre pour récompense de leur service : ces troupes se réunissoient aux armées, ou faisoient des incursions chez l'ennemi pour lui enlever ses troupeaux ou détruire ses moissons.

ARTILLERIE.

Quant à tout le reste qui concerne l'art de la guerre, les Arabes ne firent pas de grands progrès; cependant on leur doit l'invention de l'artillerie dont ils firent usage dans le siège d'Algéïras, quoique Machiavel assure qu'on en fit la découverte dans la guerre qui eut lieu entre les Génois et les Vénitiens, postérieurement au siège d'Algéïras. La bataille de Crécy, époque à laquelle les Anglais en firent remonter la découverte, eut lieu également plus de quarante ans après. Les historiens espagnols s'accordent tous à dire qu'au mois d'août de l'an 1344, pendant le siège d'Algéïras, les mahométans brûlèrent avec leur artillerie les tentes et les pavillons du roi D. Alonzo.

Les guerriers qui se distinguèrent le plus parmi les Arabes d'Espagne furent Valid-Ben-Abdheram, les califes Abderrama, le vice-roi Mahomet Almanzor, le roi Mahomet et Nazir, Haxivaz

Ben, Hakem de Séville, Asatuf, les rois Mahomet, Alahamar, Muley-Albocacen, et plusieurs autres, dont il est fait mention dans la bibliothèque des hommes illustres du Sévillan Alfahat-Alcis.

MARINE.

Il est constant, selon les chroniques des Arabes, que dans leurs premières époques ils avoient une armée navale, et que vers l'an 750 de notre ère, le vice-roi Joseph Alfaro fit détruire l'escadre à l'occasion de la révolte de l'amiral Amer Alcoraichita. Il en fut construit une autre dans le port d'Algéciras, sous le règne d'Abderrame II, elle fut même la plus redoutable dans la Méditerranée pendant quelque temps : elle commença à décroître l'an 913, à la suite du combat qu'elle eut à soutenir contre le comte d'Empurias, où elle fut extrêmement maltraitée, et ensuite dans la rencontre qu'elle fit dans le détroit de Gibraltar de l'escadre du roi D. Ordono I^{er}, enfin les escadres de Charlemagne, des rois d'Aragon, de Portugal, s'emparèrent peu-à-peu des forces maritimes des Arabes, jusqu'au moment où elles furent entièrement anéanties, après la conquête d'Algéciras, de Séville, et d'Almeria.

LANGUE, POIDS, ET MESURES.

La langue que parlent les Arabes en Espagne étoit la *charratis*, qui est la même que celle dans laquelle est écrit le Coran; ils la portent à un tel degré de perfection, que le savant D. Mignel Castri assure, dans sa Bibliothèque Arabe-Espagnole, t. I, p. 46, qu'elle ne cédait en rien à la grecque et à la latine, soit dans la propriété et l'élégance des expressions, soit dans la richesse et l'abondance des mots et des caractères.

Les caractères d'écriture en usage chez les Arabes d'Espagne étoit le *coufique*.

Ils comptoient par lignes, ou années lumineuses, et chacune d'elles comprenoit douze lunes entières; savoir, six de droite et six de gauche de vingt-neuf. Pour ce qui concerne l'agriculture, ils se servoient toujours de l'année solaire composée de treize lunes, comme en peut le voir dans l'ouvrage d'agriculture d'Aben-Zacaria. De plus, les chroniques arabes assurent que le livre intitulé *Treasure d'Agriculture*, qui fut imprimé à Cordoue du temps des califes, étoit rédigé sur l'année solaire, et indiquoit nos mois pour marquer celui auquel on devoit greffer, semer ou planter, etc.

Pour ce qui regarde les poids et mesures, on trouve sur ce sujet une dissertation assez étendue dans le tome XXIV de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris; on voit qu'ils avoient beaucoup multiplié les sous-divisions, dont on trouve tous les détails dans l'ouvrage de géométrie de Algiobio, écrivain de Séville du XII^e siècle.

MONNOIES.

Quand les Arabes entrèrent en Espagne, ils ne portèrent avec eux d'autre monnaie que les empreintes de l'Asie, jusqu'à ce que le calife Abderrame II en eût fait battre à Cordoue. Ces monnoies, à ce qu'il paraît, ne contenoient que l'an de l'Hégire, et au milieu une sentence de l'Alcoran. En 1800, un avocat de Cagliari, appelé Louis Bayle, employé au cabinet des médailles du roi de Sardaigne, conservoit une monnaie arabe de l'hégire 770. On en trouve une autre dans le musée du cardinal de Borja, de Mahomet Allacausa, premier roi de Séville, et le savant Maudou fait mention d'une de Joseph, premier souverain des Almoravides; on y lisoit: *Il n'y a qu'un Dieu; celui qui nous a faits une autre loi que celle de Mahomet ne peut plaire à Dieu, et périra dans l'autre vie.*

(1) Maudou, *Espagne-Arabe*, t. XIII, p. 111.

AGRICULTURE.

Les Arabes d'Espagne commencèrent à cultiver les terres, en suivant le système de Kutsami, auteur de l'agriculture Nabalasienne, et successivement avec les instructions que leur donnerent dans leurs ouvrages Abu-Onar, Eben-Hajji, Basit, Abu-Abdallah, Eben el Fasel, Abo-Hanif-Dimriti, et particulièrement Abu-Zacaria; ils introduisirent et rendirent indigènes le sucre, la soie, le coton, et une infinité d'espèces d'arbres, de légumes, et de fleurs. Si nous voulons examiner toutes les productions que nous ont laissées les Arabes, nous trouverons que, comme dans une école pratique d'agriculture, chaque terrain étoit destiné pour l'espèce de culture qui lui étoit propre. A Elche, ville du royaume de Valence, le voyageur se croit transplanté en Afrique, en se voyant au milieu de bosquets de palmiers plantés, non en ordre pour servir d'ornement, mais consacrément pour l'utilité des habitants, qui font une moisson régulière de dattes; ils récoltent en outre une quantité considérable de palmes, qu'on emploie pour la fite des Rameaux. Le royaume de Valence, et principalement les terres marécageuses des environs de l'Albufera, offre la culture du riz portée à son plus haut point de perfection; et quoique les Valenciens se soient un peu éloignés des règles que prescrivit pour cela Abu-Zacaria, cette production fait aujourd'hui la principale richesse du pays, et ne le cède en rien à celle de la soie; ce sont les Arabes qui leur ont laissé ces belles productions. Les terres de Gandia, Oliva, et toutes celles qui bordent les côtes de la Méditerranée au mont de Gibraltar, étoient consacrées à la culture des cannes à sucre et du coton; l'Axarax de Séville, et la grande partie des terrains de l'Andalousie, étoient plantés d'oliviers, et ceux de Xérés, Grenade et Malaga, étoient couverts de vignes.

Les Arabes sont ceux qui se sont les plus distingués dans l'art de distribuer les eaux pour arroser les terres, ce sont eux qui inventèrent l'instrument qu'on appelle *norja*, ou *saque-pieds*, avec lequel ils arrosent les terres; Dans le royaume de Valence, aux environs du village de Moncada, on conserve encore, non seulement les fossés et les conduits nivelés avec l'arrabale, mais même l'ordre et la méthode qu'on avoit établis pour l'arrosement. Le labourer sait encore aujourd'hui le jour et l'heure à laquelle l'eau arrivera dans son champ, la quantité et le temps qu'il lui faut pour l'arroser. Il ne manque point d'ouvrir, ni de fermer les vanes qui servent de barrière aux eaux; la plus légère négligence qu'il auroit à cet égard seroit punie d'une amende que lui imposeroit sans appel un tribunal composé des principaux individus qui ont intérêt à ces mesures, et qui se réunissent tous les dimanches à la porte de l'église; semblable aux cadis, chez les Arabes, ce tribunal entend verbalement les plaintes, et décide sur-le-champ et sans recours.

Ce n'est pas seulement au royaume de Valence que se bornoit l'industrie active des Arabes pour extraire les eaux des rivières, et en former des conduits et des réservoirs; il n'y a pas encore quarante ans que dans l'arrondissement de Oraxa, ville du royaume de Grenade, on découvrit des canaux qui conduisoient l'eau pour fertiliser la plaine; et, selon les rapports qu'on en fit alors, il est prouvé que les Arabes percerent les rochers pour y faire jaillir un conduit de 900 pieds de long, 6 de hauteur, et 5 de largeur. Ce sont aussi les Arabes qui construisirent les aqueducs de Carmona, qui portent l'eau à plus de quatre lieues de distance, et aboutissent, par de grandes arches de brique et de mortier, à la porte de Séville, d'où l'eau est distribuée par différents canaux qui fournissent à tous les besoins de cette grande ville. Enfin, si on vouloit citer ici tous les ouvrages des Arabes qui sont conservés dans les

(2) Banquieri, dans son Introduction à l'ouvrage d'Agriculture.

(3) Castro, historien de Séville, liv. II, p. 51.

royaumes de Marcie, de Cordoue, et de Grenade, il faudrait écrire un traité entier sur cette matière.

L'agriculture des Arabes espagnols étant parvenue au degré de perfection que cite l'ouvrage d'Abu-Zacaria, on ne doit point trouver extraordinaire ce que disent les historiens de la fertilité des campagnes et de l'opulence des villes. Qu'on lise la répartition que fit le saint roi Ferdinand à Séville en 1253; on y verra combien de millions d'oliviers se trouvoient plantés dans cette province, sans compter les figuiers et les autres arbres fruitiers. La plaine de Grenade, arrosée par cinq rivières, dont les eaux se divisent en mille conduits, forme un jardin de près de trente lieues d'étendue, semé d'orangers, de grenadiers, de vignes, et d'arbres fruitiers. Quelle beauté n'offroit-elle pas à la vue du temps des rois de Grenade! quand elle étoit couverte de plus de cent trente moulins, d'un nombre infini de tours couronnées de créneaux, et de plus de trois cents maisons de plaisance. On voyoit sur les bords du Guadalquivir, du temps des Arabes, plus de douze mille bourgs ou petites villes; et ses environs pouvoient être comparés à l'Arriaza de Cordoue et au Généralife de Grenade, autant par la variété des fruits que par la beauté des fleurs.

CHIMIE.

A cette source de richesses naturelles, on doit ajouter celles de l'industrie; c'est aux Arabes, et sur-tout à l'auteur Zaharavi, qu'on doit l'invention de distiller les eaux d'odeur, par le moyen de quelques vases de terre, appelés *ucurbites*.

PAPIER.

L'Europe leur doit aussi la découverte du papier fait avec le lin; car, quoiqu'on en fabriquoit auparavant dans la Chine et dans l'Arabie, c'étoit avec de la soie et du coton. Le premier qu'on fit avec le lin fut fabriqué dans la ville de Saint-Philippe de Xativa dans le royaume de Valence. Le savant D. Miguel Casiri assure que, dans la bibliothèque de Escorial, il y a des écritures sur papier de lin de l'an 1009 ou 1010. Tiraboschi, qui en attribue la découverte à l'Italie, et les autres auteurs qui ont écrit ce sujet, ne donne point de témoignage plus ancien ni plus authentique.

SUCCRE.

C'est aussi des Arabes que l'Espagne apprit à cultiver les cannes et à fabriquer le sucre. Les premiers établissements qu'on y fit se trouvoient dans la ville de Gandia au royaume de Valence, ainsi qu'on le remarque dans un écrit traduit de l'arabe, conservé dans les bureaux de comptabilité générale des comtes ducs de Benavente. Dans les archives de cette même maison à Madrid, et dans l'ancien palais des ducs d'Osuna, on conserve un document original de l'an 1611, appelé *Règlement de la nouvelle population*; dans lequel il est prouvé que les nouveaux habitants ou colons étoient obligés à semer des cannes à sucre dans la quatrième partie de leurs terres, et de les porter eux-mêmes à leurs frais au moulin à sucre. A peine y a-t-il soixante ans que la duchesse d'Osuna donna les chaudières, qui existoient encore à Gandia, à un convent de religieux pour en faire des cloches. On m'a assuré qu'il se trouve, dans la bibliothèque de M. le duc de Medina-Celi, un manuscrit qui contient l'instruction que donna un Maure de Grenade au cardinal Genseros pour fabriquer et raffiner le sucre. Si ce manuscrit existe en effet, il est à présumer que c'est sur la tradition

des Arabes que les Espagnols portèrent en Amérique ce genre d'industrie.

CHEVAUX.

Les Arabes espagnols améliorèrent la race des chevaux andalous, et c'est à eux que l'on doit celle qui existe aujourd'hui. On peut lire à ce sujet le grand traité d'Abu-Zacaria, dans le tome II, page 482 à 691. On y trouve également les découvertes que firent Aben-Abi-Hassam et Mussa-Aben-Nazer dans l'art vétérinaire.

LAINES.

Il n'est pas encore bien décidé si la coutume de faire voyager les brebis pour opérer le raffinement de leur laine a été un usage des Arabes espagnols, ou si c'est une invention moderne; mais il est prouvé, par d'anciennes chroniques, que les rois d'Afrique et de Perse envoyèrent à Charlemagne, entre autres présents d'une grande valeur, une quantité de laines de brebis espagnoles, et que le calife Mahomet Abu-Abdalla fit également à Charles-le-Chauve un présent d'un très beau drap de laine d'Espagne, fabriqué à Cordoue vers l'an 860.

TEINTURES ET PRÉPARATIONS DES CUIRS.

Les Arabes firent aussi de grands progrès dans l'art de teindre et de préparer les cuirs et les peaux. Pour faire les couleurs du bleu et du vert, ils employoient le glast ou pastel, appelé *ocmo admirable*, et produisoient également une forte belle écarlate. Après avoir préparé les peaux avec différents ingrédients, ils les faisoient teindre en couleurs vives, et les laissoient ainsi séchées ce qui elles avoient été vernies. Cette fabrication se conserve encore aujourd'hui dans quelques endroits d'Andalousie.

ART D'INCROUSTER ET D'ÉMAILLER.

Les Arabes Espagnols n'ignoreroient pas non plus l'art d'incruster et d'émailler; ce qui est prouvé par les ornemens de la mosquée de Cordoue, les lambris de l'Alhambra de Grenade, et différents autres ouvrages de boiserie dont nous avons déjà parlé.

MINÉRALOGIE.

Les ouvrages d'Abdalla-Ben-Alkhatib, et Abdérame-Abu-Giafar, prouvent que les Arabes espagnols exploitent les mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, de mercures, et beaucoup d'autres, et pour cette opération ils faisoient des puits en forme carrée et un peu étroits, différents de ceux des Romains qui étoient ronds et archés. C'est à cette différence que Bowles⁽¹⁾ a reconnu les grands travaux entrepris par les Arabes pour l'exploitation des mines; il cite à ce sujet les traces que l'on trouve dans le royaume de Jata près de Linares, où, dans l'espace d'environ une lieue, on voit plus de cinq mille puits ouverts à la manière des Arabes. On n'a aucune certitude qu'ils aient fait usage de la mine du mercure d'Almaden que les Romains exploitèrent; ce qui seroit cependant probable, puisqu'il est fait mention, dans les écrits de Novais et Mogrebi, sur le palais de Zehra, bâti par Abdérame, d'un grand bassin d'albâtre d'où jaillissoit une source de vin d'argent. Or, s'ils faisoient usage de ce métal pour des choses de luxe, il est vraisemblable qu'ils s'en servoient aussi pour purifier l'or dans les fabriques de monnaie, et pour d'autres emplois utiles.

(1) Baqueler, dans son *Dictionnaire préliminaire à l'ouvrage d'Agriculture*, p. 8. Abu-Zacaria, tom. II.

(2) *Cat. Biblioth. Arab. Espagn.*, tom. II.

(3) Tome II, pag. 481.

(4) *Astron., Fita Ludov.*, pag. 305. Le Moine de S. Gal, de *Gestis Caroli Magni*, t. 1, c. 13. Masdon, tom. XIII, pag. 131.

(5) *Minéralogie de Grenade*.

(6) Introduction à l'histoire naturelle, pag. 6, 55 et 416.

MÉTALLURGIE.

On doit penser que les Arabes savaient employer les métaux, par les canaux de la mosquée de Cordoue, les squelettes que fit faire Abderram II pour conduire l'eau à cette même ville, la fabrication de monnaie qui commença à être battue pendant le règne de ce souverain, enfin la fonte des canons pour soutenir le siège d'Algéciras.

HISTOIRE NATURELLE.

Pour ce qui regarde les autres parties de l'histoire naturelle, il suffit de savoir que le célèbre philosophe médecin de Malaga, Abdallah-Ben-Abnadi-Dinaclia, connu sous le nom de Ebn-Abnaitar, composa un ouvrage très étendu et très savant sur les simples et les plantes, par ordre alphabétique, où il traite de toutes espèces d'herbes, de pierres, de métaux, et d'animaux.

COMMERCE.

Le commerce suivant les progrès de l'agriculture, s'éleva chez les Arabes espagnols à un degré très florissant, principalement pendant le règne des califes d'occident. Les meilleurs tissus de coton, les draps les plus beaux, l'écarlate la plus fine, les cuirs les mieux préparés, se trouvoient dans tous les magasins des commerçants, réunis aux productions du sucre, des huiles, de la cochenille, de la laine, du safran, du fer, et plusieurs autres marchandises, ce qui excéda la consommation nécessaire à l'Espagne fut exporté, en échange des objets qu'elle tiroit de l'Asie et de l'Afrique. Il suffit de lire le traité de commerce qu'écrivit Molesma-Abulcassem de Madrid, dans le X^e siècle, pour connaître la balance qui résultait en faveur des Arabes espagnols; Casiri les compare aux Phéniciens et aux Carthaginois, pour leur commerce maritime et les voyages qu'ils entreprenoient sur mer.

THÉOLOGIE ET JURISPRUDENCE.

Il y eut un si grand nombre d'écrivains sur la théologie et sur la jurisprudence, sciences auxquelles les Arabes s'appliquèrent de préférence, qu'aux seuls Casiri occupent la plus grande partie du catalogue que nous donne Casiri dans sa bibliothèque.

HISTOIRE.

Abu-Baker-Almon, appelé Rasis, fut le premier historien qu'eurent les Arabes. Plusieurs autres auteurs continuèrent successivement les chroniques et les annales; leurs noms se trouvent dans le catalogue du professeur Middeldorf. Il est surprenant que nous ne voyions l'archevêque D. Rodrigue, mais même la plus grande partie des historiens classiques d'Espagne, fassent si peu de cas des histoires des Arabes, qu'ils ne rapportent jamais les exploits de ces derniers, ce qui rend impossible de composer une véritable histoire d'Espagne, jusqu'à ce qu'on ait traduit les manuscrits de l'Escorial, et les ouvrages que cite D. Miguel Casiri dans sa bibliothèque.

TRADUCTION.

Le commerce qu'avoient les Arabes espagnols avec les nations orientales leur inspira le goût de la traduction des auteurs latins et grecs. L'Europe ignoreroit encore ce que contenoient les sections

(1) Casiri, tom. I, pag. 275. Fabricii, *Biblioth. grec.*, tom. XIII. *Notae*, *Biblioth. orient.*, tom. III. *Herbelot*, pag. 199.

(2) Boissade, *Histoire de la Merlie*, tom. II. Abu-Bakero Anasimo Nabis, *Geographia cœna*, 4 part. Casiri, tom. II.

coniques d'Apollonius, si nous avions été privés des traductions que nous ont laissées les Arabes.

PHILOSOPHE.

Les ouvrages d'Aristote leur servirent de base pour apprendre la philosophie. Le célèbre Abulvalid-Mahomet-Ebu-Roschd, appelé Averroès, se distingua non seulement comme philosophe, mais encore comme médecin et mathématicien. S. Thomas d'Aquin lui-même se servit de ses traductions, et le fameux Lucius Vanini, l'an 1619, ne suivit ni n'enseigna en France d'autre philosophie que celle d'Aristote étudiée sur les commentaires d'Averroès. Beaucoup d'autres philosophes se distinguèrent aussi successivement, et parmi eux Mahomet-Ebn-Almossâ, qui écrivit un ouvrage intitulé, *De veritatis Instructione, de propositionum veritate*, et Abu-Alsallâ, qui publia un traité sur les vis et les vertus.

ASTRONOMIE GÉOMÉTRIQUE.

Les Arabes espagnols apprirent l'astronomie et la géométrie dans les œuvres de Ptolémée, de Diocoride, d'Archimède, et d'Échide. Abud-Mahomet Gisher illustra les ouvrages de Ptolémée, d'Édoaxe et d'Hipparque, et publia les éléments de l'astronomie. Dans la bibliothèque de l'Escorial, on trouve un ouvrage intitulé *Kalendario*, composé par Hassam-Alamui de Cordoue. Le célèbre Abraham Alzarcalli publia les tables astronomiques, et inventa plusieurs instruments pour observer les astres, et autres celui qu'on appelle *zarcallon*. Enfin l'étude de l'astronomie parvint à un tel degré de perfection, que le calife de Bagdad envoya à Babylone Molesma-Abulcassem de Madrid, pour examiner et approuver quelques observations astronomiques qu'on avoit faites d'autres côtés.

ARITHMÉTIQUE ALGÈBRE.

Tout le monde sait que c'est aux Arabes espagnols que l'Europe est redevable de l'arithmétique figurée, et que ce sont eux aussi qui ont réuni l'algèbre à un système. Tous les sultans s'accordent à reconnaître l'écrivain du XI^e siècle, appelé Alhazan, pour le premier des opticiens. Casiri nous dit qu'Abu-Obiad composa la description géographique historique de l'Égypte, de l'Afrique, et de la Mauritanie, et qu'Abdalla-Abi-Schaker fit les institutions astronomiques, chronologiques et géographiques, ornées de tables fort curieuses.

BOTANIQUE MÉDECINE.

Parmi les manuscrits de l'Escorial (comme l'assure M. Banchieri) on en trouve un sur la botanique du célèbre Ebn-El-Beithar de Malaga, dont se servit Jacob Goulo pour faire son dictionnaire. L'Europe doit aux Arabes les premières expériences de chimie. Qui pourra leur disputer la prééminence dans la médecine? les plus grands princes, tels que le calife Abderame III, le viceroi Almanzor, et d'autres souverains, ne dédaignoient point de l'enseigner et de la protéger.

POÉSIE.

Les Arabes espagnols, ne s'appliquèrent jamais à composer des poèmes épiques, ni de tragédies, ni de comédies; mais aussi ils se distinguèrent dans la composition de l'épigramme, dans les odes qu'on peut comparer, selon Casiri, aux odes d'Héracée, et dans les épîtres

(3) *Comentarios de institutos literarios in Hispagnia que arabes autores elaboraron*.

(4) Masdeu, dans son *Espagne arabe*, tom. XIII, pag. 204.

saristiques, celles que Ben-Abdalla-Almascari de Cordoue écrit sur la jalousie en une preuve: selon Masden elles étoient ainsi estimées chez les Arabes, que celles de Juvénal chez les Latins. Les vers qui faisoient les Arabes étoient ordinairement métriques, tantôt ils admettoient la rime, tantôt ils ne l'admettoient pas, et bien souvent ils ne la faisoient consister que dans une seule syllabe. Quoiqu'ils composassent leurs poésies en différentes mesures, ils en avoient adopté une générale pour les romances, qui est le genre de poésie auquel ils s'adonnent le plus, parce que c'est celui qui leur paroissoit le plus propre pour chanter leurs amours, leurs jalousies, et leurs promesses. Le nombre des poètes qui se firent remarquer chez les Arabes est si grand qu'il tient beaucoup de pages dans la bibliothèque des hommes illustres d'Alhalla-Alcayci de Séville, et dans cette nomenclature on trouve des califes, des rois, des princes, des généraux, qui ont chanté leurs propres guerres.

La musique se joignoit à la poésie. Ab-Zerib fut le fondateur d'une école de musique à Cordoue, et le poète Almotrefo y donna des règles pour l'harmonie des vers, en faisant consister la cadence dans des rimes d'une syllabe. Le disciple le plus célèbre qui est sorti de cette école est l'illustre Muzali, dont les compositions charment les Orientaux. Il est richeux que l'ouvrage d'Alfarabi, qui traitoit de la musique, dont M. Banquier entreprit la traduction dans la bibliothèque de l'Escurial, ne nous soit pas parvenu, et que nous n'ayons aucune connaissance de la grande collection de tous qui, ainsi que l'assure Casiri, contenoit plus de cent cinquante chansons, semblables à celles qu'en Italie on appelle *arinate*.

Présentement le séjour des Arabes en Espagne, on comptoit soixante-dix bibliothèques publiques; les principales furent celle de Cordoue et celle de Grenade: la première fut fondée l'an 915, par Ben-Baphat; et les califes les augmentèrent successivement, et particulièrement Al-Hakem, qui employa une grande partie de ses rentes à acheter des livres rares et précieux; il parvint à avoir plus de six cent mille volumes, le catalogue seul comprit quatre-vingt-quatre tomes. Pour ce qui regarde la bibliothèque de Grenade, il suffit de lire Casiri pour connaître le nombre immense de livres qu'elle contenoit. Il n'est pas surprenant que les bibliothèques publiques fussent si considérables, lorsqu'on pense que de simples particuliers avoient de grandes bibliothèques, telles que celle de Othman-Almascari de Tolède qui avoit un très grand nombre de livres hébreux, celle d'Abdalla-Ben-Abnouch de Valence où l'on comptoit près de quatre cents ouvrages d'auteurs arabes, et celle de Abdalla-Ben-Mahomet de Guadalaxara qui fut estimée, à sa mort, plus de 30,000 dinars d'or.

Si le seul mal entendu du cardinal Cisneros n'eût pas livré aux flammes la plus grande partie des livres arabes qui se trouvoient dans les bibliothèques de Grenade, et si le terrible incendie de l'an 1671 n'eût pas consumé à l'Escurial un grand nombre de manuscrits arabes, combien n'aurions-nous pas fait de nouvelles découvertes! Malgré ces pertes si extraordinaires, deux savants, très laborieux et presque infatigables, ont tiré des débris de ces matériaux pour élever un monument à l'honneur des Arabes espagnols: le savant Casiri, dans ses traductions latines du code arabe, appelé le *Soleil de la Sagesse*, dans celle des Collections des Canon, et dans sa Bibliothèque arabe-espagnole, et Banquier dans sa traduction du Code d'Agriculture de Abu-Zacaria, ont fait parfaitement connaître tout ce que l'Europe doit aux Arabes espagnols. Il suffit d'y ajouter que l'an 1043 la cour d'Égypte, pour former les indices et organiser la fameuse bibliothèque du Caire, fut obligée de se servir de deux savants espagnols, Ben-Kalepho et Abu-Abdalla-Alcodai; que le calife de Bagdad envoya à Babylone Abulcassem de Madrid pour corriger les observations astronomiques; que le pape Sylvestre II, succé-

seur de Grégoire V, apprit les arts libéraux et les mathématiques dans la fameuse école mahométane de Séville; que le roi D. Alonso confia l'éducation de son fils Ordone au mahométan Ababdella'. Cet exposé rapide de l'industrie des Arabes mériteroit plus de développement que ne le comportent les bornes de cet ouvrage; nous entrerons seulement dans plus de détails sur les arts qui font l'objet principal de notre étude.

ORIGINE ET PROGRÈS DE L'ARCHITECTURE
CHEZ LES ARABES D'ESPAGNE.

Les monuments des arts des Arabes, et principalement de l'architecture, sont assez multipliés en Espagne pour que l'on puisse les classer chronologiquement, et fixer une époque aux différents styles qu'ils présentent.

Cette étude offre une singulière analogie entre les édifices arabes et l'architecture faussement appelée gothique: non que cette dernière soit une imitation de l'autre, ainsi qu'on le croit généralement, mais parce que toutes les deux ont pris naissance à la même source, et presque à la même époque. Leur point de départ fut de Byzance: cette capitale nouvelle de deux parties du monde; cette seconde Rome qui régnait encore, sinon par des lois, du moins par les coutumes, sur tous les peuples de l'ancien empire; c'est là que naquit, après la décadence totale des arts en Italie, un style nouveau de construction qui n'a point été assez étudié par les voyageurs, et qui forme la base de l'architecture moderne.

Il consistoit en d'immenses édifices, composés de plusieurs ordres d'architecture placés les uns sur les autres, semblables à l'enveloppe extérieure du Colisée, présentant un aspect de lourdeur au-dehors, une profusion d'ornemens au-dedans. Les aristes de cette époque joignoient au plan et à la grandeur des édifices romains la richesse des Orientaux; ils appliquoient à la sculpture, à l'architecture, la profusion d'ornemens qu'on remarque sur les édifices de l'Inde. Cette école byzantine produisit dans le nord l'architecture lombarde et saxonne, et dans le midi, l'architecture mauresque: l'une et l'autre reçut, à son origine, les défauts de l'architecture romaine à sa décadence.

Ainsi dans les thermes de Dioclétien à Rome, et le palais de cet empereur à Salone, dans les édifices de Justinien et de Théodose, on trouve la trace des défauts qui marquent l'architecture du moyen âge. On voit déjà les arcades des voûtes reposer sur les chapiteaux, des colonnes sans entablement, comme dans les nefes des églises et des mosquées; on reconnoît les figures d'hommes et d'animaux dans les consoles qui supportent les parties saillantes, et sur-tout ces ornemens en zig-zag si fréquemment employés dans l'architecture gothique. Mais si le goût s'altérait, la forme au moins et le plan des palais et des temples restèrent toujours le même. Il falloit une révolution générale dans le culte pour en produire une dans les monuments; cette révolution eut lieu par l'introduction du christianisme. Un genre d'édifice jusqu'alors peu distingué, et en apparence peu susceptible de l'être, fit oublier les temples de Jupiter et de Minerve: ces nobles portiques, décorés d'élegants frontons, isolés sur des sousbassements majestueux, alloient être négligés pour l'incendie obscure des basiliques, destinées jusqu'à nos jours à servir de tribunaux: *Basilice olim negotii plena*, dit saint Isidore, nunc totius pro salute susceptis.

On plaçoit le prêtre sur l'estrade où siégeoit le président du tribunal, et le peuple remplissoit les travées et l'intervalle des colonnes. L'habitude une fois prise de se servir des basiliques au lieu de temples, fit qu'on construisit les temples à l'imitation des basiliques, et tels furent la plupart des édifices sous Constantin et ses successeurs.

(a) Castro, *Histoire de Séville*, liv. 1, p. 25.

(b) Abheleus, *Cronicon*, pag. 456.

(c) Risco, *Espagne sacrée*, tom. XIII. Mémoires particuliers, n° 11, p. 113.

Un changement non moins marquant eut lieu également à cette époque dans l'architecture des palais et des habitations particulières, changement motivé par la situation de l'empire.

Tant que le peuple romain avait régné sans obstacle sur le monde, aucun moyen de défense ne devait être employé pour mettre à couvert les propriétés et protéger les campagnes. Les dignes villes des Romains couvraient les coteaux de Préneste, de Tibur, dominaient la mer de Baïes, de Pouzzolle, et cet aspect guerrier, qui vient troubler le repos de la vie, était redoublé aux extrêmes frontières: le seulement on connoissoit les enceintes de murs défendues par des tours, origine de nos vieux châteaux; ces portes décennales et prétoriennes, semblables à nos portes de villes; et en la Prætorium, ou logement du chef, situé au milieu de l'enceinte, sur le modèle duquel ont été construits nos donjons. Bientôt le grand empire fut envahi; le pays attaqué de tous côtés présente par-tout une frontière à défendre, des ouvrages militaires à construire. Il fallut renoncer aux décorations extérieures des palais exposés au pillage et à l'incendie; on couvrit alors ces demeures d'une enveloppe de murs épais, défendus par des tours carrées, telle que l'enceinte de Rome sous Bélisaire, et on réserva tout le luxe et les richesses pour l'intérieur des bâtiments. Les peuples qui s'établirent sur les débris de l'empire romain durent adopter des coutumes semblables, et se servir des mêmes édifices; car ils étoient encore moins avancés dans la civilisation que les Romains n'en étoient déchus.

Les Arabes, également adonnés à une vie errante, et suivant, dans leur culte, à-peu-près les mêmes pratiques, établirent leur séjour dans les châteaux romains, et prirent pour mosquées les églises chrétiennes.

Les deux architectures mauresque et gothique furent donc pendant deux siècles à-peu-près semblables, quant au plan et au genre d'ornemens; mais bientôt l'une et l'autre se perfectionnèrent, et acquirent des beautés qui leur donnèrent particularités.

L'architecture chrétienne adopta la voûte en ogive, et devint svelte et légère. L'architecture mauresque, obligée par la nature du climat et les mœurs des habitans de rester plus abaissée, ne quitte point une légèreté et une élévation qu'elle n'avait point dans l'origine; mais, dès ce moment, ces deux architectures s'écartèrent plus entre elles d'autres rapports que ceux qu'elles tenoient de leur source commune. C'est donc, je pense, une grande erreur que d'attribuer aux Arabes l'invention de l'architecture gothique, et de la voûte en ogive qui constitue véritablement cette sorte d'architecture. Il n'est aucune trace de ce genre de voûte dans les édifices arabes de l'Espagne, ni dans ceux qui ont été construits à-peu-près aux mêmes époques, ou postérieurement, dans les royaumes de Fez et de Maroc.

L'arç ogive, sur lequel on a fait tant de recherches et de conjectures, semble être une invention européenne du XI^e siècle; elle est due vraisemblablement à l'inspection des arceaux croisés qui étoient alors en usage dans les galeries extérieures des églises. Ce genre de construction étoit propre au climat, en allongeant les formes, et en facilitant l'écoulement des eaux, il avoit une grace qui dut séduire sur-le-champ, et se répandre bientôt de tous côtés: aussi fut-il promptement adopté dans l'orient, et s'étendit même jusqu'aux palais des princes de l'Inde. Mais il faut observer qu'aucun de ces édifices ne remonte plus haut que le XIV^e ou XV^e siècle, long-temps après l'introduction de l'arc en ogive en Europe, et la construction d'édifices de ce style par les chrétiens dans les lieux où ils s'établirent. Les anciens édifices de l'orient, tels que les temples de Jérusalem et de la Mecque, les mosquées de Salamanque, les bains publics dans l'Asie mineure et la Palestine, les églises de la Crimée et des colonies grecques du midi de la Russie, ont tous les voûtes en plein cintre. Et quant aux anciens édifices de l'Inde, semblables à ceux des Egyptiens, ils n'offrent la trace d'aucune voûte.

On se trompe d'ailleurs lorsqu'on attribue principalement aux

Arabes l'esprit d'invention: ces peuples étoient plus habiles à perfectionner, qu'ingénieux à concevoir ou prompts à s'instruire. Occupant la plus grande partie des pays jadis habités par les Grecs, vivant au milieu des souvenirs des écoles d'Alexandrie, d'Éphèse, de Carthage, ils furent long-temps avant de profiter de ces traditions. Pendant les deux premiers siècles de l'hégire, ils continueront à mener une vie errante, demeurant sous des tentes, comme dit l'Écriture: *Moventes in tabernaculis*; et vivant de pillage: *Indians sicut Arabi in deserto*.

Les juifs et les chrétiens répandus au milieu d'eux étoient les seuls qui eussent quelque instruction et s'occupassent d'arts mécaniques. Ce ne fut qu'au temps des Abbassides qu'ils commencèrent à traduire et à connoître les ouvrages des Grecs, et encore seulement d'après les versions syriaques.

Partant donc de cette base, j'ai dû chercher à établir: 1^o Que tous les arts modernes, tant du nord que de l'occident et du midi, ont pris naissance dans l'empire grec de Constantinople, qui domoût alors le ton aux arts, comme l'ivoire fait l'Italie cinq siècles avant, comme elle le fit cinq siècles après, et qui réunissoit le dernier éclat de la Grèce aux lumières naissantes de l'Asie.

2^o Que c'est dans la forme des basiliques qu'il faut chercher le plan des églises et des mosquées, de même que c'est dans les citadelles du moyen âge et dans les palais des empereurs grecs, qu'on trouve l'origine des châteaux gothiques et des alcazars mauresques.

3^o Que ces deux architectures se perfectionnèrent chacune d'une manière différente dans les détails de leurs distributions et de leurs ornemens, tout acquit un caractère qui peut se diviser en trois époques distinctes, dont la dernière se perdit entièrement à la renaissance des arts en Italie.

Je vais indiquer rapidement le système général de l'architecture mauresque, me réservant de traiter ce qui a rapport à la partie mécanique des arts dans l'explication des sujets.

Le plus ancien monument arabe d'Espagne, et celui qui marque le premier style d'architecture, est la mosquée de Cordoue, commencée par le roi Abd-Jérôme en 770, et terminée par son fils Issem. Cet édifice est absolument construit dans la forme des églises de Saint-Agathe, de Saint-Paul (*extra muros*) à Rome, de Saint-Laurent dans *Agro Verano*, et rappelle surtout l'antique église de Saint-Clement, il est construit sur les ruines et avec les matériaux d'un ancien monument que l'on croit dans le pays avoir été un temple de Janus; mais qui, vraisemblablement, étoit une basilique chrétienne du III^e ou IV^e siècle.

Cette mosquée présente un carré oblong, entouré de murs très élevés, décorés de créneaux, et soutenus par des colonnes-forts. Sur les 620 pieds qu'elle a de longueur, 310 ont été réservés pour former une cour ou vestibule *atrium*, entouré d'une colonnade et planté d'arangers. Un semblable *atrium* précédoit le temple de Jérusalem reconstruit par Justinien. Au sortir de ce lieu on entre dans les dix-neuf nefs qui composent la distribution intérieure de la mosquée, et qui, à la première vue, donnent l'idée d'une forêt de colonnes disposées en quinconces, qui s'étendroient au loin dans la campagne: on en compte en effet huit cent cinquante, toutes de marbre ou de matières précieuses.

Cette mosquée, ainsi distribuée, est décorée de toutes parts d'ornemens en stuc peint de différentes couleurs et orné de légendes en or, à l'imitation des églises du bas empire.

Dès sous le règne de Constantin ce goût de peinture à l'encaustique et de mosaïque étoit devenu général; les murailles, les parvis en étoient couverts; de tous côtés on envoyoit chercher à Constantinople des artistes habiles en ce genre: ce sont eux qui fondèrent et décorèrent le Mont-Cassin. Les styles de l'Inde fournissoient des dessins et le modèle des couleurs: « Les habits de ces chrétiens effrémisés, dit Asterius, sont peints comme les murailles de leurs maisons. »

Les Arabes enchaînaient encore sur cette passion; mais ils distribuèrent avec plus de goût leurs ornements, et savaient les encadrer dans de grandes lignes régulières, de manière à ce qu'on ne perdit pas de vue les masses, tout en admirant les détails.

La mosquée de Cordoue, ainsi que nous l'avons observé, offre la première époque de l'architecture des Arabes: elle est composée tout entière de matériaux romains, et rétrace totalement l'architecture byzantine. Bienôt les Arabes d'Espagne perfectionnèrent tous les genres d'industrie n'eurent plus besoin de rien emprunter de leurs devanciers, et se bornèrent à conserver les usages qu'ils avoient pris parmi eux en les appropriant à leurs mœurs.

Vers le XIII^e siècle ils parvinrent au plus haut point d'élégance dans les arts, et construisirent cet édifice remarquable connu sous le nom de Al-Ihambra, qui remplissoit la double destination de palais et de forteresse, et qui forme la seconde époque de l'architecture arabe. Ici l'on n'apprçoit plus de vestiges des édifices romains; les colonnes n'ont plus de rendements, les chapiteaux évasés à la manière arabe ne contiennent plus de traces des ordres grecs, et l'ensemble comme les détails présente un caractère particulier.

Ce charmant édifice est situé sur le sommet du coteau escarpé qui domine la ville de Grenade, semblable à l'Acropolis d'Athènes et au château de Sagonte. Les murs suivent exactement le contour du plateau, et leur épaisseur comme leur situation devoit faire de ce lieu un asile presque inaccessible. Mais si l'aspect extérieur de ces tours présente l'image de la guerre, l'intérieur offre tout ce que la volupté, la grace, l'industrie peuvent réunir de plus agréable et de plus parfait. On se croit transporté au pays des Fées, ou dans ces belles retraites décrites par les poètes orientaux. On monte ainsi par une route irrégulière jusqu'à la porte de l'Alhambra, construite en fer-à-cheval ou plein cintre outrepassé, ainsi que tous les arceaux moresques.

Après avoir passé cette porte on arrive à deux cours oblongues, dont l'une, connue sous le nom de cour des Lions, est célèbre dans l'histoire des Arabes.

C'est près de ces deux cours que sont distribués, au rez-de-chaussée, tous les appartements du palais; les uns destinés à la représentation ayant la vue sur la campagne, les autres plus fins, plus retirés, n'ayant que de faibles ouvertures sur les portiques intérieurs, mais tous décorés d'ornements en stuc peints, de faïence et des marbres les plus précieux.

Ces cours intérieures, ornées de portiques qui font le plus grand agrément de l'Alhambra, qui répandent la lumière dans toutes les distributions, ne sont point une invention des Arabes; elles étoient depuis long-temps en usage chez les Romains, et sur-tout chez les Orientaux: elles représentent cet espace ouvert connu sous le nom d'*atrium peristylum chyprioptioricus* dans Pline, et *ciceron* au⁹ dans Homère et Hérodote, autour duquel étoient construits tous les appartements. La maison du Liban, dans l'Écriture, étoit bâtie autour d'une cour de 150 pieds de long sur 75 de large, même proportion exactement que la cour des Lions, et autour régnoit un portique supporté par des piliers de bois de cèdre. Il en étoit de même de la maison de Salomon à Jérusalem, décrite dans le livre des Rois.

Le palais de Persépolis, celui de Suse, offrent les mêmes distributions. « Escher avança, dit l'Écriture, à travers la cour intérieure, et vit le roi assis sur son trône, vis-à-vis la porte d'entrée. On voit dans Homère Prism assis au milieu de ses enfants dans la principale cour du palais; à droite étoient les chambres de ses cinquante fils et de ses douze filles.

Le fameux labyrinthe décrit par Hérodote, l'édifice le plus remarquable de son temps, consistoit en douze cours, ornées sur toutes les faces de portiques et de piliers de pierres blanches. Il en fut de même chez les Romains, depuis les nombreuses villes de Cicéron, de Pline, jusqu'au palais de Justinien, si bien décrit par Procope.

L'architecture mauresque, remarquable par l'élégance et la richesse, manque cependant de grandeur et d'apparat; les distributions sont étroites, petites; les matériaux employés à la bâtisse d'un appareil mesquin; à peine les murs ont-ils des chaînes ou des contre-forts en pierres de taille; tout est construit en briques et sans régularité. On n'y voit point de ces masses de granit ou de pierre, soulevées avec force et placées avec art, ainsi que dans les édifices grecs et romains: ce qui explique l'étonnement du voyageur Abdalla-Abdalaïf à la vue des monuments de l'Égypte. Les édifices arabes ressemblent par la profusion de leurs ornements aux armes, aux bijoux, aux bijoux de ces peuples; et le travail minutieux et compliqué qu'on y remarque rappelle ces ouvrages des nations à demi civilisées de l'Amérique, chez lesquelles la patience et le goût naturel suppléent au génie et à la grandeur des conceptions.

Ce genre d'architecture passa des Arabes aux Espagnols, et fut en vigueur parmi eux jusqu'au moment où la renaissance des arts en Italie étendit ses progrès dans la péninsule. Cette révolution cependant fut assez lente et assez graduée pour que dans l'intervalle il se formât un mélange curieux des deux architectures. Ce nouveau style produisit des monuments d'une grande élégance, et forme la troisième époque de l'architecture arabe: les principaux sont les châteaux de Benavente, de Penañel, de Tordesillas, les alcázar de Ségovie et de Séville. Le plus des édifices restoit encore le même; mais on vit les ornements arabes encadrés par des entablements grecs, les arceaux mauresques soutenus par des colonnes corinthiennes, et la représentation des figures humaines, exclus par les lois de Mahomet, se mêler dans les frises et les compartiments à la richesse des ornements arabes.

Il en fut de même de l'architecture gothique qui forma à cette époque un mélange piquant avec les ouvrages de la renaissance. Ce nouveau style d'architecture se trouvoit dans une singulière analogie avec les idées et les mœurs du temps. La civilisation avoit adouci la rudesse de la chevalerie, sans en détruire l'illusion; les châteaux, en s'embellissant d'une décoration nouvelle, conservoient leurs tours gothiques et leurs fleches légères, jusqu'au moment où la régularité prévalut sur les écarts de l'imagination. La raison et le goût éclairé y gagnèrent; mais il fut possible de regreter quelquefois l'élégance dans les mœurs et dans les arts,

Et la grace plus belle encor que la beauté.